

Études littéraires africaines

MOURALIS (Bernard), *Lumières : essais sur une vie*. Paris :
Présence africaine, 2021, 329 p. – ISBN 978-2-708-70988-1

Pierre Halen



Numéro 53, 2022

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1091444ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1091444ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Halen, P. (2022). Compte rendu de [MOURALIS (Bernard), *Lumières : essais sur une vie*. Paris : Présence africaine, 2021, 329 p. – ISBN 978-2-708-70988-1]. *Études littéraires africaines*, (53), 210–213. <https://doi.org/10.7202/1091444ar>

rieures à la colonisation, qui ne sont certes pas fondées sur la couleur mais, et le texte ne le dit pas, n'ont pas empêché les conquêtes et les dominations (le passé africain est allusivement qualifié de « pas idéal », p. 110). Enfin, alors que l'ambition affichée est de dépasser les catégories ethniques, la conclusion vient à nouveau souligner la visibilité de cette nouvelle « ethnicité » (p. 209).

Afropea, au-delà d'une notion, se présente *in fine* comme une « action politique » (p. 190) qui entend se déployer en Europe « puisqu'elle appartient à cet espace » (p. 191) et que c'est là qu'il importe d'obtenir « une éradication de l'esprit de domination occidental » (p. 191). En même temps, ce mouvement se conçoit comme une « contribution au panafricanisme » qui pourra, sous le nom de *Panafropea*, « s'adresser aux autorités subsahariennes » (p. 201). Un tel projet passe d'abord par le soutien de la création artistique et la publication des auteurs afropéens (p. 206), puisque la littérature est, pour la France, « son miroir et son testament » (p. 206). La conclusion étend l'action potentielle d'*Afropea* à « toutes les populations d'ascendance subsaharienne » et prévoit son inscription dans « la conscience universelle » (p. 217) pour mieux « délivrer l'humanité de certains maux » (p. 211). Tout un programme qui, de l'ultime aveu de l'auteur, « n'a pas de réalité » (p. 193).

Dominique RANAIVOSON

MOURALIS (Bernard), *Lumières : essais sur une vie*. Paris : Présence africaine, 2021, 329 p. – ISBN 978-2-708-70988-1.

Ce « texte autobiographique », comme l'appelle le prière d'insérer, ne répond pas à l'intention de révéler quelque secret personnel ou quelque face cachée de la vie de son auteur. Pour autant, il ne cherche pas à éviter la subjectivité exigée par le genre, qui est en soi tout à fait bienvenue ici. Ce sont plutôt des « essais », écrit l'auteur, des synthèses narratives mais aussi spéculatives à propos de trois périodes de formation : d'abord l'enfance et la jeunesse à Nyons, ensuite les études supérieures de Lettres classiques à Grenoble, enfin les premières années d'enseignement, dans le cadre d'un service civil de coopération à Thiès. L'évocation de cette période sénégalaise intéressera très logiquement les africanistes ; elle nous vaut, entre autres souvenirs, celui de quelques voyages en 2 CV dans la région, notamment en Mauritanie, ou encore des aperçus à propos de la présidence de Senghor ou des programmes d'enseignement de l'époque. L'Afrique n'est, du reste, pas absente de ce qui précède, car l'auteur a pris plaisir à illustrer ses souvenirs au moyen de citations choisies *a posteriori* chez divers auteurs africains : manière, déjà, de nous suggérer que l'Afrique n'est pas un Ailleurs.

De ces trois séquences narratives, on retient d'abord un fil conducteur : cette *libido sciendi*, cette joie d'apprendre et de connaître, encore davan-

tage celle de comprendre, et en somme celle de saisir le monde sous toutes ses facettes. On en retient aussi des inflexions, ce qu'on appellerait sans doute volontiers aujourd'hui des « tournants », lesquels justifient la tripartition de l'ouvrage. La première de ces inflexions est de quitter Nyons et sa région, avec sa « lumière » exceptionnelle, et de rompre en même temps avec la cellule familiale, deux parents enseignants, le monde scolaire où l'auteur habitait (et qui l'habitait). C'est en somme, écrit Bernard Mouralis, une première façon de quitter « l'Être » et de se risquer dans le « Devenir », opposition conceptuelle qui dépasse de loin, nous le verrons, la dimension psychologique que tout un chacun connaît au moment de quitter le nid. La seconde inflexion est une autre prise de risque : il s'agit de reconverter progressivement son capital scolaire et universitaire plutôt traditionnel, celui d'une formation en lettres classiques et en littérature française, d'abord en une découverte concrète de deux métiers, celui d'enseignant et celui de journaliste (B. Mouralis contribue alors à *Afrique nouvelle*) ; ensuite en une découverte, puis une étude, des littératures africaines francophones, telles qu'elles étaient disponibles dans les années 1960, inséparables alors d'un contexte politique en mutation après les indépendances. L'auteur intitule cela « Sortir du cercle enchanté » (p. 183). Il ne quitte pas pour autant les humanités, et c'est la cohérence d'un tel itinéraire. Faut-il le dire ? tout cela se lit comme un roman, c'est-à-dire que le lecteur se laisse avec plaisir entraîner à partager la vie d'un autre lui-même, avec qui il découvre un autre espace et un autre temps, une autre famille et d'autres maîtres que les siens. Ajoutons seulement qu'on attend la suite avec un grand désir de poursuivre cette lecture.

Pourquoi ce livre porte-t-il le titre principal de *Lumières* ? La formule : *Essais sur une vie*, repoussée en sous-titre, était sans doute plus simple et plus claire, et c'est d'ailleurs elle seule dont s'explique l'introduction, comme si *Lumières* avait été ajouté en dernière minute. Comme dans un recueil de nouvelles dont le titre général est donné par le titre de la première d'entre elles, « Lumières » est ici le titre de la première partie, non sans motivation textuelle puisqu'on y lit cet hommage à la luminosité particulière de la région d'enfance, dont nous avons parlé ci-dessus. Mais le pluriel du mot *Lumières* a d'autres choses à dire, m'a-t-il semblé, ou plutôt à laisser penser, parce qu'en réalité, le thème qu'il suggère est moins développé qu'évoqué par touches, surtout dans la troisième partie. Bien entendu, le renvoi mental que provoque le mot vers le XVIII^e siècle est inévitable, avec la charge de sens que cela suppose, de sens et de provocation peut-être aussi, même légère ; cette charge vise en effet ce qui, dans le discours critique contemporain, rompt inconsidérément avec une certaine idée de l'universel, au profit d'identités particularistes qui, nécessairement, entrent en contradiction avec toute compréhension et des humanités et de l'humanité (le discours « identitaire » actuel est néanmoins logiquement reconduit, me semble-t-il, à repenser cette dernière sous les habits du « commun » ou de l'« en-commun »). B. Mouralis s'en explique ainsi : « [...] en raison de la démarche comparatiste et de la conception

“humaniste” inhérentes aux études classiques, j’étais, paradoxalement, prémuni contre la naïveté de penser que ce *nouveau* monde [de l’Afrique] devait nécessairement être pensé comme un *autre* monde » (p. 190 ; l’auteur souligne). Ou encore, par allusion peut-être à un adage de Térence : « à bien des égards, le monde dans lequel je me trouvais ne m’était pas *étranger* » (p. 221 ; *idem*). Du même coup s’éclaire aussi l’opposition entre « Être » et « Devenir », et la préférence accordée au second de ces deux termes, préférence qui signifie sans doute d’abord de privilégier l’Histoire aux dépens de la métaphysique. Mais il y a plus, car c’est aussi un choix entre, d’un côté, le discours de la différence essentialisante (ici incarné par divers représentants de logiques encore coloniales, en ce sens particulier qu’elles présupposent qu’il y a « eux » et « nous ») ; et, de l’autre, l’ouverture dynamique au changement socio-politique aussi bien qu’aux itinéraires de rencontres et d’enquêtes qui sont le fondement de toute recherche. On comprend aussi (telle citation de Malraux au 1^{er} Festival des Arts nègres en 1966 nous met sur la voie, p. 226) que « eux », les « autres », ce ne sera pas davantage forcément les « colons », tous confondus dans un même « être » abominable. Le narrateur semble avoir écouté une leçon qui lui a été donnée par les normaliennes sénégalaises qui viennent le solliciter pour qu’il leur fasse cours : « ces jeunes filles ne voyaient pas le monde de façon binaire » (p. 227). Il n’y a là rien d’anecdotique : le chercheur alors en herbe pose les bases de ses futurs grands travaux en explicitant déjà « le peu d’attraction qu’ont toujours exercé sur moi l’identité et l’identitaire inhérents aux petites patries auxquelles j’ai toujours préféré le monde des villes, où l’on peut flâner » (p. 297). Flâner, et donc « devenir ».

Ce n’est pas par hasard qu’il est ici plusieurs fois fait allusion aux travaux de Georges Balandier (p. 275) : ils seront essentiels à l’importante œuvre critique de Bernard Mouralis, dont le mûrissement nous sera davantage conté, il faut l’espérer, dans un *Lumières*, 2. En attendant, l’élaboration de son premier ouvrage est déjà évoquée ici : la thèse, soutenue à Dakar en 1967 sous la direction de Renée Lelièvre et intitulée *Individu et collectivité dans le roman africain d’expression française* ; elle sera publiée dans les Annales de l’Université d’Abidjan en 1969. Ce livre sera aussitôt salué dans la *Revue d’Histoire littéraire de la France* (vol. 71, 1969, n°1, p. 147-148) par un compte rendu de Roger Mercier, qui y voit, en dépit de « réserves minimales », une « étude solide », et même rien moins que le premier ouvrage à constituer une « étude », au sens propre, dans le domaine des littératures africaines francophones : « M. Bernard Mouralis a eu le mérite de rompre avec cette habitude [celle des spéculations générales sur la négritude et celle des répertoires d’œuvres sans sélection critique] et de choisir un sujet limité, susceptible d’une étude objective et scientifique ». De la part de Roger Mercier, qui a enseigné à Dakar et qui est alors l’un des « passeurs » les plus actifs des littératures africaines, c’est évidemment un beau compliment. Ce que ces *Lumières* nous font comprendre, c’est que la formation de base du jeune chercheur,

par son ouverture mais aussi par sa rigueur, et nonobstant son orientation vers l'Antiquité classique, l'avait fort bien préparé à marquer l'étude des littératures africaines.

Pierre HALEN

MUKENGE-NGOIE (Arthur), *Ngemena de Paul Lomami Tchibamba : l'engagement narratif*. Paris : L'Harmattan, coll. Ecripol, 2016, 148 p. – ISBN 978-2-343-10328-0.

Cet essai d'Arthur Mukenge-Ngoie se concentre essentiellement sur trois passages du roman *Ngemena* de Paul Lomami Tchibamba : l'échange entre Mopodime et le capitaine Mbenga, le dialogue entre le narrateur et le capitaine du bateau, Otto-Fritz von Lorrach, et enfin la tentative d'arrestation du héros à Ngemena. S'inspirant de l'analyse thématique de Jean-Paul Weber, l'auteur dégage des thématiques politiques, sociologiques, psychologiques, stylistiques et linguistiques. Ainsi considère-t-il que la colonisation, l'autorité des chefs de terre et les médailles, l'éveil de la conscience nationale, la mission du *boula matari* et la relégation constituent des thèmes politiques ; de même, le concept d'évolué, le « phénomène Eendracht », la mission civilisatrice de l'Occident, le rapport entre Blancs et Noirs ainsi que la nation grégaire sont traités comme des thèmes sociologiques, tandis que les mouvements messianiques, Ngemena et le « nge-mena », la mission militaire et la notion de liberté ressortissent, quant à eux, au champ psychologique.

L'auteur n'aurait rien perdu en laissant l'introduction comme telle sans en faire un chapitre. En outre, les citations ne sont pas clairement mises en exergue par les marques conventionnelles. Les aspects négatifs de la colonisation qui sont relevés dans *Ngemena* pourraient être rapprochés de ceux qui sont mentionnés dans de récentes autobiographies signées par des compatriotes de l'auteur, qui mettent l'accent sur la gestion de la chose publique par les autochtones après l'indépendance : celle de Matthieu Nkongolo Tshilengu (*Le Destin de Matthieu Nkongolo Tshilengu : relecture des souvenirs d'une vie*. Kinshasa : Éd. La Confidence, 2014) et celle de Matthias Buabua wa Kayembe (*Moi, enfant du village Malala*. Bagneux : Éd. Nkansa'S, 2015).

Crispin MAALU-BUNGI

MURAT (Michel), *La Poésie de l'après-guerre (1945-1960)*. Paris : Éditions Corti, coll. Les essais, 2022, 288 p. – ISBN 978-2-714-31272-3.

La renommée de Michel Murat n'est plus à faire dans l'étude des avant-gardes poétiques de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècle : auteur d'un